

Le tabac

La région de Ste-Mélanie au Québec marque la fin des basses terres du St-Laurent et l'entrée du plateau laurentien. On y retrouve des sablières issues des immenses dépôts sablonneux qui constituaient, il y a très longtemps, une terrasse marine au fond de la mer de Champlain, l'ancêtre de la *rivière L'Assomption* qui borde la paroisse sur de nombreux kilomètres.

Plusieurs des terres à Ste-Mélanie sont sablonneuses et peu propices à l'agriculture. Mais vers les années 1950, on a appris que ces mêmes terres étaient bien adaptées pour la culture à grande échelle du tabac à cigarettes.

C'est au cours de l'été 1961, ou l'année suivante, que je commençai à *travailler au tabac* chez Ange-Albert Beaulieu. J'avais 12 ou 13 ans. Les journées de travail étaient longues, commençant à 7 h 00 et se terminant à 17 h ou 18 h, six jours par semaine. Au début, je recevais environ 75¢ de l'heure. Les principales tâches consistaient à planter dans les champs les jeunes plants de tabac cultivés en serre, à mettre de l'engrais chimique, à sarcler, à arroser, à étêter, à empoisonner les drageons et, habituellement de la mi-août jusqu'au retour en classe, à la récolte du tabac (« le *cassage* »).



Les premières années, avant l'arrivée d'un appareil pour faciliter la cueillette, le *cassage* était un travail très exigeant et pénible. Nous étions six *casseurs* avec chacun un rang assigné. La première année, j'avais le 3^e rang à droite du cheval qui tirait les deux traineaux dans lesquels nous déposons les feuilles de tabac. Puisque le tabac mûrit progressivement en commençant par les feuilles du bas, il fallait marcher très penché lors de la première récolte, prélever 2 ou 3 feuilles au bas de chaque pied et les placer sous notre bras gauche. Lorsque nous en avions suffisamment, nous allions déposer cette charge délicatement dans un des deux traineaux.

Texte soumis par André Lépine (juillet 2020)